



NLF3

Créé en 2000 sur les cendres de Prohibition, le groupe NLF3 s'est implanté doucement mais sûrement sur le circuit indépendant. À l'occasion de leur nouvel album *Pink Renaissance* à paraître en septembre, retour sur un parcours riche d'expériences et de collaborations aux quatre coins du monde.



N. : Ça n'est pas forcément très heureux non plus ! En ce moment, je suis plongé dans Jung, qui a abordé les cultures amérindiennes ou asiatiques sous un angle passionnant. Et Jung croit à l'âme. Quand, adolescents, on a rendu visite à notre père qui vivait à l'époque au Nigéria, on a eu une sorte de révélation.

F. : Moi, bien plus tôt, j'ai été scotché par notre expérience aux États-Unis, entre 1977 et 1979. On a assisté à la grande manifestation indienne *The Longest Walk*, c'était un moment où les Amérindiens sont allés à pied jusqu'à Washington pour renégocier leurs droits, une énorme manif soutenue par une seconde vague de hippies. C'était impressionnant, il y avait des festivités partout, la grande esplanade de Washington ressemblait à un festival géant. Du coup, nos parents ont eu un déclic et on est partis en voyage à la rencontre de familles *Natives*.

N. : Martha, notre baby-sitter, était très solidaire de ces mouvements et active au sein de groupes de *Natives* et elle nous avait mis en contact avec une famille dans une réserve. Nos yeux d'enfants ont été très impressionnés par tout ça. Dans l'entourage, il y avait un peintre qui est depuis devenu célèbre : Kevin Red Star. Il avait peint un Chef indien portant un drapeau des États-Unis froissé par le vent que Reagan, ironie du sort, a acheté pour décorer le mur de son bureau, sans en comprendre la symbolique ! (Rires)

F. : Les peintres indiens ont un très beau geste rituel qui s'appelle *humility spots* : une fois que la toile est finie, ils prennent le pinceau et jettent un dernier coup de peinture qui fait comme une pluie d'étoiles. C'est une manière de terminer l'œuvre en considérant qu'elle n'est pas parfaite.

N. : ... qu'elle n'est pas l'œuvre du Grand Esprit, que ça reste une œuvre humaine.

C'est ce que vous faites, vous aussi, à la fin de chaque album ?

F. : On n'hésite pas à salir, c'est vrai. (Rires)

N. : Ce sont nos *humility spots* à nous. Pour revenir à l'Afrique, à dix-sept ans, j'ai pris une grosse claque. Tout à coup, tu prends conscience d'une tout autre façon de concevoir l'existence, ça change ta vision du monde, ta vision de la vie. D'ailleurs, là-bas, on a aussi fait la connaissance d'un peintre nigérian qui s'appelle Twin Seven Seven. Du coup, ces voyages, ces étapes-là et le travail qu'on a fait sur *Que Viva Mexico!* ont énormément nourri notre musique.

F. : Le métissage est toujours en nous.

N. : Pour finir avec Jung, c'est ce qui m'intéresse dans sa vision du monde : parvenir à trouver un liant dans l'ensemble de l'humanité, un dénominateur spirituel commun. Il a beaucoup travaillé sur la symbolique, c'est quelque chose qui m'intéresse vraiment.

F. : Toi, tu aimes beaucoup manipuler la symbolique consciemment. Moi je préfère quand elle est plus naïve et qu'elle ressort spontanément chez quelqu'un qui ne la maîtrise pas.

N. : Tu t'en remets à l'inconscient.

F. : Oui, disons que je n'aime pas trop interpréter. Pour moi, Jung va trop loin. Je suis plus rationnel, plus terre-à-terre, moins dans l'interprétation dans un certain sens.

N. : Jung va au contraire puiser jusque dans la magie, c'est très impressionnant. Il décrypte aussi toute la symbolique occidentale.

F. : Je suis toujours fasciné par le fait que quelqu'un analyse tous ces paramètres et ces parallèles, les décortique minutieusement, écrive des bouquins dessus et en déduise une nouvelle façon de voir les choses, jusqu'à créer un nouveau courant de psychanalyse, je trouve ça hyper intéressant. Mais au final, je m'intéresse davantage à Lévi-Strauss.

N. : Oui, ça me paraît tout aussi important et intéressant à lire. Ce qui m'intéresse surtout chez Jung, c'est son idée d'inconscient collectif, l'idée que nous possédons tous une structure psychique archétypale, fondamentale, universelle. Et par rapport à la musique, c'est intéressant : certains groupes de gens se retrouvent inconsciemment dans certaines musiques, que ce soit pour le côté païen ou le côté sacré. Quand tu écoutes Sun Ra, Terry Riley ou un raga de musique indienne, c'est une musique qui touche à un sentiment d'élévation spirituelle que n'importe qui dans le monde peut ressentir, quelle que soit sa confession ou son origine.

Tu veux dire que ce n'est pas nécessairement réfléchi, que ça fait partie d'une expérience empirique, phénoménologique ?

F. : Oui, chez nous ça passe avant tout par des choses qu'on a vécues. Ça s'est vérifié quand on a fait la musique pour *Que Viva Mexico!*. Les Mexicains ont adoré notre façon d'interpréter le film et ils ont découvert des images de leur propre pays qu'ils n'avaient jamais vues, mais pour eux, on n'avait pas fait une bascule incohérente ou qui ne collait pas. Pour eux, il y avait une forme de narration et de logique d'accompagnement d'un récit un peu abstrait – c'est quand

même un film très abstrait, tu passes de plans rappelant la civilisation précolombienne à une fin totalement western où des précurseurs de la révolution et des paysans se révoltent contre les riches propriétaires terriens, tout ça en passant par une histoire familiale avec des plans splendides dans la forêt vierge. Le Mexique est un vrai dédale, on a fait une interprétation de ce film liant l'histoire de ce pays à toutes sortes de cultures différentes, tout en essayant de créer une forme homogène et cohérente.

N. : Surtout, il n'y a rien de mexicain dans notre musique, ni rien de français. Il n'y avait aucune connotation de nationalité ou d'appartenance à un peuple ou à un courant musical. Finalement, c'était une expérience aussi dépaysante pour eux que pour nous. L'unique point de rencontre était la musique.

Parlons un peu de vos projets solo. Don Niño est plutôt électro-acoustique, avec de la voix et une instrumentation folk, alors que F/LOR est un projet uniquement électronique.

N. : On partage l'un et l'autre un terrain de jeu commun, même si nos musiques en solo sont très différentes. Par rapport à ça, le troisième larron, c'est Mitch. On a changé de batteur en 2006, il joue un peu le même rôle dans NLF3 que Ludovic à l'époque.

F. : Il est très présent à l'enregistrement et on finit après tous les deux. Il prend en charge plus de choses sur scène, en live. Il a fait des batteries assez sèches, avec beaucoup de toms, de peaux. Quand on a commencé NLF3, on a voulu explorer d'autres facettes de la musique que le rock, se détacher du format chanson bien balisé, être plus libres tout en restant dans la même énergie musicale. Dans un esprit plus krautrock.

Le mot krautrock devrait être interdit, il a été bien trop galvaudé ces dernières années !

F. : Il faut lui trouver un remplaçant dans ce cas !

N. : Oui, c'est une étiquette de plus.

F. : Pour nous, ça définit surtout une musique instrumentale, tendance répétitive. Il n'y a pas de paroles.

N. : Je pense qu'il faut s'en foutre un peu. Ce qui est plaisant, c'est que c'est un mot allemand qui change des étiquettes habituelles qui sont majoritairement anglo-saxonnes.

F. : Les formules sont toujours réductrices, mais ça plaît au public qui cherche à situer comment sonne un groupe.

N. : Batterie répétitive, disons.

F. : Ou free jazz.

N. : Oui, mais figé alors.

F. : Jazz minimal.

Vous avez d'ailleurs collaboré avec Erik Minkinen, le guitariste de Sister Iodine, sur la bande-son du *Golem*. Son jeu est beaucoup plus brutal et intuitif que le vôtre, mais ça a l'air de bien fonctionner entre vous quatre...

N. : Oui, il est fort, il maîtrise bien son truc. Il a une oreille très musicale, et sa patte à lui. Je travaille aussi sur un projet avec le plasticien Antoine Schmitt et un producteur mexicain dont le nom de scène est Cubenx. C'est un projet audiovisuel autour du mantra. La dernière fois, on répétait tous ensemble, on discutait des signes astrologiques, et on s'est rendu compte qu'il y avait une symétrie parfaite sur la scène entre nous. Il se trouve qu'Antoine et Cubenx sont Capricorne, et Fabrice et moi, Balance. Et on sentait que ça roulait. Sans être porté pour autant sur les superstitions, je suis assez sensible à ce genre de clin d'œil *jungiens*. Il y a des équilibres de tempéraments en fonction de l'image et de la symbolique que chacun d'entre nous renvoie inconsciemment.

F. : Un groupe, c'est une vraie alchimie, chacun trouve son équilibre avec des méthodes différentes. C'est souvent le rôle du batteur de canaliser les autres.

N. : Le batteur de Shellac a, paraît-il, un côté maniaque, il a besoin que tout soit symétrique autour de lui : les amplis, sa batterie... comme dans un véhicule. Mitch est motard, les batteurs sont des drivers.

NLF3

Pink Renaissance
(Prohibited Records)
prohibitedrecords.com

« ON RETROUVE UN ÉTAT DE JEUNESSE QUI REJOINT LE TITRE, *PINK RENAISSANCE*. C'EST LE CONTRAIRE DE LA MATURITÉ, C'EST RETROUVER LA FRAÎCHEUR QU'ON AVAIT LORSQU'ON A ENREGISTRÉ LE PREMIER ALBUM DE PROHIBITION. »

Flashback 1989 : possédés à la fois par les convulsions post-hardcore et le désir de s'affranchir des lieux communs et des genres préétablis, les frères Fabrice et Nicolas Laureau fondent avec le batteur Ludovic Morillon le groupe Prohibition, dont le premier album sortira quatre ans plus tard. Engagés jusqu'au bout des ongles dans l'activisme DIY, ils montent dans la foulée leur propre label Prohibited, sur lequel ils hébergeront des artistes aussi divers que Herman Düne, Mendelson, Soeza, The Berg Sans Nipple ou Wilfried. Nous sommes alors au milieu des années 1990 et leur musique dénote déjà d'une volonté de brouiller les pistes en associant noise rock progressif, saxophone free jazz de Quentin Rollet et drones de sitar hérités du raga indien, célébrant les noces de Slint et John Zorn au Taj Mahal sous le parrainage de Ian McKaye. Après dix ans de concerts autour du monde et quatre albums au compteur, le groupe finit par imposer... pour mieux ressusciter. Ni une ni deux, les frangins remettent les compteurs à zéro et inaugurent une formation uniquement instrumentale.

Leur histoire familiale, à califourchon sur plusieurs continents, n'est sans doute pas étrangère à un tel métissage culturel. Ballottée d'un pays à l'autre, de l'URSS à l'Afrique de l'Ouest en passant par les États-Unis et l'Allemagne, la fratrie Laureau garde des souvenirs indélébiles. C'est dans cette vie nomade, compensant l'absence d'enracinement par un métissage de cultures et de traditions, que réside sans doute la clé de leur ADN musical.

Dès son premier album en 2000, le trio surprend son monde en essayant une poignée d'instrumentaux jazz rock mutants, parcourus de palpitations électroniques. Une direction qu'ils poursuivent au gré d'albums dont les facettes semblent se démultiplier de manière exponentielle. Désignés sous forme de simples numéros, leurs premiers morceaux se déploient déjà selon des structures à tiroirs. Les éléments sonores s'y agrègent avec finesse et élégance, sans jamais faire obstruction à la mélodie, qui parvient toujours à se faufiler entre une basse élastique, une guitare tricotée à la John McLaughlin et un ballet de percussions entêtantes.

À la suite de *Viva!*, leur second album au graphisme signé d'un certain Gaspirator (Justice, ça vous dit quelque chose ?), leurs sonorités s'étoffent et deviennent de plus en plus homogènes. Les lignes de basse s'assouplissent jusqu'à devenir moelleuses, les paroles se transforment en hullements d'apaches, les rythmes se complexifient et l'électronique vient s'immiscer dans les compositions, tandis que les guitares s'africanisent au rythme *kwasa kwasa*. Une musique qu'on pourrait presque qualifier de progressive si le terme ne réveillait pas le souvenir horrifié des grands-messes en pattes d'éph. Le Miles Davis de *Bitches Brew* et les tonalités lounge de Tortoise ne sont jamais très loin.

Cette aspiration au syncrétisme se concrétise avec une trilogie de disques qui s'engage dans l'inconnu avec l'aplomb d'une procession sioux : *Echotropic*, *Ride on a Brand New Time* et *Beautiful is the Way to the World Beyond*, le trio poursuit son exploration afro-tropicaliste et prend de l'amplitude sans rien perdre de sa rigueur formelle. De plus en plus indéfinissable et pourtant reconnaissable entre mille, la musique inclassable de NLF3 revêt des couleurs de plus en plus chamarrées, à l'image des dessins psychédélics de l'artiste Yu Matsuoka qui ornent leurs pochettes.

L'aventure du ciné-concert *Cue Viva Mexico!*, suivi d'un album éponyme, n'y est pas étrangère : leur longue tournée en Amérique Latine leur ouvre de nouveaux tropismes. Ce qui n'empêche pas Fabrice et Nicolas de poursuivre leurs explorations solitaires sur un tout autre registre : le premier avec le projet électronique F/LOR, qui fait glitcher les machines et gronder les basses sur un tempo *motorik*, le se-

cond avec Don Niño, orfèvre d'une electro-folk intimiste où transparaissent pudiquement ses fêlures. Hérité oblige, leurs albums respectifs dénotent néanmoins d'une saisissante complémentarité.

Comme un carbone inversé des précédents albums de NLF3, l'EP *Beast Me* en 2013 résulte d'un nouveau paradigme, alternant cette fois entre doom rock aux velléités chamaniques, comptine lugubre à la *Rosemary's Baby* et tambour-major de carnaval célébrant la fête des Morts. Malgré les sueurs froides et la menace qui gronde, ces incantations joyeusement macabres continuent de vibrer d'une fougue animiste et d'une aspiration à une transe « sous contrôle ». Sous le volcan, la plage ?

Manifeste humaniste et dernier astre de la galaxie NLF3, *Pink Renaissance* (dont la sortie est prévue en septembre, alors que l'EP *Three Dances*, disponible depuis juin, s'écoute en intégralité sur notre site web) vient clore ce cycle par une résurrection, convoquant tous les motifs et les influences hétérogènes qui traversent la musique du trio depuis ses débuts. Avec cet album aussi exaltant que la dernière étape d'une ascension alpine, NLF3 tutoie les cimes et dresse son pavillon rose, coïncidant ingénument avec une actualité politique de mauvais augure.

Vous saviez d'emblée comment vous alliez composer l'album *Pink Renaissance*, quels allaient en être l'ambiance, le fil conducteur ?

Nicolas : En réalité, tout s'est fait de manière organique et spontanée. Dans une maison isolée en Normandie, près d'une forêt. Contrairement à l'album précédent qui avait été produit de manière assez artificielle devant un ordinateur, là, on a vraiment réhabilité le plaisir de composition en direct, et du coup ça s'en ressent. On a travaillé simultanément dans une grande pièce boisée. On a fait un léger travail de montage, mais certains morceaux sont en l'état. C'est un mode d'enregistrement assez rétro, les arrangements sont venus plus tard, après une longue pause, ce qui nous a permis de prendre du recul. On a ajouté quelques voix, quelques claviers, quelques guitares, mais pas trop d'artifices de software actuels. La matière qu'on avait se suffisait à elle-même.

Fabrice : Le problème avec la post-production numérique actuelle, c'est qu'elle peut tendre à tout faire sonner de la même façon.

N : J'ai l'impression qu'on a une spécificité un peu familiale : une capacité à écouter beaucoup de choses en même temps.

F : Oui, du coup on a eu tendance à faire pas mal foisonner les choses dans les précédents albums. On peut aller assez loin dans les empilements de couches.

N : Certains morceaux étaient devenus presque baroques. Sur cet album, c'est plus concentré, il y a plus d'espace. Une impression nouvelle dans notre discographie...

C'est peut-être aussi lié à vos réminiscences d'Amérique du Sud, ce mélange syncrétique de musique sacrée et profane, de traditions populaires et spirituelles superposées. Et le côté choral, labyrinthique, propre au réalisme magique, à Cortázar, García Márquez...

N : J'aime bien l'idée que tu puisses porter ton attention auditive sur un élément donné et te laisser guider dans le morceau. C'est à mi-chemin entre des pièces instrumentales et des chansons, mais il n'y a pas de paroles.

F : Le côté Amérique du Sud, ce serait plutôt dans les voix, ce côté incantatoire, qu'il soit latin, brésilien ou vaudou. Pour le coup, ce n'est pas vraiment baroque. (Rires)

Je pensais à baroque dans le sens foisonnant...

F : Oui, des instruments qui se chevauchent, mais en même temps, ça reste minimal.

N : Je crois qu'on a trouvé un point d'équilibre entre les deux. Ça s'appelle...

F : ... mûrir ? Vieillir ? (Rires)

N : Non, au contraire, ça correspond à un désir, on retrouve un état de jeunesse qui rejoint le titre, *Pink Renaissance*. C'est le contraire de la maturité, c'est retrouver la fraîcheur qu'on avait lorsqu'on a enregistré le premier album de Prohibition. On se retrouvait, on branchait les amplis, on enregistrait des morceaux sans se poser de questions, ça venait tout seul. On a travaillé exactement de la même manière, mais à la lumière du parcours qu'on a eu, qui est quand même assez long, puisque ça fait maintenant vingt ans...

F : Vingt ans qu'on a créé le label Prohibited Records et vingt-cinq ans qu'on fait de la musique !

Vous n'avez pas joué la carte des *featurings* ?

N : Deux morceaux ont été composés pour la musique du film *Der Golem*. Et on s'est demandé si on faisait venir Erik (Ndr : Minkinen, de *Sister Lodine*, qui a participé aux ciné-concerts) et on a finalement renoncé. Erik nous accompagne sur scène pour ce projet bien particulier, mais c'est autre chose que l'album. On a déjà imaginé faire un morceau avec des cuivres par exemple, mais on n'en ressentait pas la nécessité cette fois. L'un de nos projets – on verra si on arrive à le mettre en place –, ce serait d'inviter un musicien qui joue d'un instrument traditionnel ou très particulier. Et si cette expérience débouche sur un enregistrement, tant mieux. Mais on tient à notre identité des trois lascars ! (Rires)

Je me suis toujours demandé si vous étiez jumeaux...

F : Non, mais parfois, on se connaît tellement bien qu'on réagit exactement de la même manière, au même moment, sans s'être concertés.

N : On fonctionne vraiment en résonance, quasiment comme des jumeaux. On pourrait croire qu'on fait parfois de la transmission de pensée. On se retrouve au même endroit, au même moment...

F : L'autre jour, on est allés voter, il n'y avait personne. Et on s'est retrouvés pile au même moment, chacun dans son isolement, côte à côte ! (Rires)

N : Sauf qu'un seul d'entre nous a fait une psychanalyse ! (Rires)

F : Ça, c'est ton truc. Mais je crois aussi en l'inconscient.

N : Tu trouves toujours une explication. Tu dis que l'inconscient existe, mais selon toi, ça ne constitue pas d'explication, c'est qu'on réfléchit vite. (Rires)

F : Je crois en la puissance du cerveau. J'ai une obsession naturelle pour le cerveau.

N : Tu aimes bien les explications scientifiques, cartésiennes, tangibles.

F : Non, tout ce que les gens appellent « phénomènes paranormaux », je pense que ça relève surtout du psychisme. C'est une interprétation.

N : Ce qui est passionnant chez les Beatles par exemple, c'est tout ce qui relève de l'inconscient. Les fans se sont emparés de ça et sont allés très loin, comme avec la rumeur de la mort de Paul McCartney, l'affaire « Paul is dead » sous forme de message subliminal... Et je trouve troublant que ce genre de phénomène vienne s'inviter dans la culture et la musique pop.

On interprète ou on décrypte parfois certains phénomènes en fonction de nos propres forces ou faiblesses psychiques, c'est une forme d'auto-suggestion.

N : Oui, c'est propre aussi à la médecine occidentale, à l'Occident en général. Si tu veux trouver quelque chose, tu trouveras quelque chose. Tu peux toujours trouver ce que tu cherches quelque part chez quelqu'un. Par exemple, on a eu la réputation d'être straight-edge, à l'époque de Prohibition. Mais nous ne l'avons jamais été ! C'est ce que les gens ont fantasmé.

F : On avait choisi ce nom en réaction à un système d'interdiction qui s'apparentait à la Prohibition et favorisait l'émergence d'une contre-culture underground ! Ça avait été mal interprété simplement du fait de nos accointances avec Fugazi et la scène punk-hardcore de Washington.

N : En ce qui me concerne, je citerai le poète Matthieu Mes-sagier : « Je sécrète mes propres substances », je le ressors souvent. (Rires)

F : On en revient au cerveau... Il faut s'entraîner à le faire.